

Passé et effet d'incroyance¹

Dans une intervention précédente, il avait été proposé de réfléchir, après d'autres, aux effets de savoir potentiellement engendrés dans un groupe d'analystes par la structure même de la parole telle qu'elle se trouve distribuée dans le dispositif de la passe. J'avais la description suivante : dans la passe, le dire donnant lieu aux dits du passant se trouve, dans le deuxième temps du processus, mis à l'écart, comme si, de ce dire, il fallait faire ex-ister son ex-istence.

Cette séparation en acte entre le dire du passant et ses dits rend probable, à travers la voix des passeurs, que transite jusqu'au cartel quelque chose d'un effet de vérité perceptible dans les dits, et en excès sur eux, mais abstrait de sa condition qu'est le dire premier.

Le cartel, en troisième place, s'il entend quelque chose de cet effet de vérité, peut authentifier par une nomination qu'il y a de l'analyste, côté passant. En outre, dans l'après-coup de son acte, il a charge - en principe - d'une mise en savoir accessible à tous de ce qui a suscité cet acte, comme de l'effet de vérité qui serait parvenu jusqu'à ses oreilles. Lacan écrit que "la vérité se situe de supposer ce qui du réel fait fonction dans le savoir". Qu'est-ce que le cartel a entendu de cette vérité qui transporte le réel dans le savoir, et par quel biais s'accomplit pour chacun de ses membres cet acte particulier, puisqu'il est contraint par le dispositif lui-même ?

Il y a là comme un pari branché sur un nouage entre position d'analyste, passage au collectif d'un effet de vérité, hors la jouissance de celui - ou celle - dont il émane, et, dans la suite de l'acte de nomination, possibilité d'une mise en savoir.

Dans cette perspective, il avait été soutenu que les temps successifs de la passe étaient, *mutatis mutandi*, comparables, non pas à une monstration mais à ce qui fait l'objet d'une démonstration en mathématique.

Quant au cartel, si par une nomination il authentifie qu'il a entendu via les passeurs, ce que Freud appelle "l'existence de l'inconscient" à l'œuvre dans la parole du passant, on pourrait soutenir qu'il occupe dans l'école - ici aussi *mutatis mutandi* - une fonction semblable à celle de la

¹ Paru dans les *Carnets* n° 14, mars-avril 1997.

communauté des mathématiciens qui valide un théorème et maintient la possibilité d'en proposer d'autres.

Mon hypothèse était donc qu'une telle expérience dans un tel dispositif de parole permettrait au lien social soutenu par le discours analytique de "faire semblant de quelque chose qui serait science" comme l'évoque Lacan² : le "faire semblant" signant la béance qu'il y a entre psychanalyse et science, si tant est que cette béance est, pour la psychanalyse, liée à la question - forclosée par la science - d'un sujet jamais maître de ce qu'il dit, en proie à ce savoir sans sujet dont on ne peut que recueillir des effets.

Je me demanderai aujourd'hui quel est le sort que la passe infligerait à ce dont Lacan a fait un concept, "le sujet supposé savoir". Comment parler, à ce propos, d'un effet d'incroyance et de quelle incroyance s'agit-il ?

Je dois dire que ce travail a pris forme après un précieux échange d'idées avec Françoise Samson et, par ailleurs, à la lecture du texte tout à fait passionnant d'Erik Porge méditant sur le drame subjectif de Cantor et nous introduisant à la fonction restituée du sujet supposé savoir ici liée à la position complexe, surdéterminée, de l'incroyance de ce savant face à sa découverte.

Les textes non mathématiques de Cantor et ceux sur lesquels il s'appuie pour prétendre que Bacon est le véritable auteur des œuvres dites de Shakespeare sont ici réunis et longuement présentés par Erik Porge, qui soutient la thèse suivante - je la résumerai outrageusement - : Cantor, lorsqu'il se trouve confronté à la puissance des nombres réels et qu'il démontre une correspondance bi-univoque entre les rationnels et les entiers ne parvient pas à croire à ce qu'il voit. Le savoir qu'il démontre s'opposant à toute intuition de ce qui paraît évident, Cantor ne peut croire à sa démonstration. Il y faudrait, dit-il, l'approbation de Dedekind à qui il écrit. Puis, lorsqu'il invente les nombres transfinis, personne - aucun sujet supposé savoir, aucun père nommant - n'est là pour garantir sa découverte. Il rencontre - Erik Porge nous le rappelle - ce que Lacan dans le séminaire sur *L'Identification* dit être "le vide de l'Autre, lieu infiniment plus redoutable (que le vide de l'étendue du pas cartésien) puisqu'il y faut quelqu'un" (17 janvier 1962).

Dès lors Erik Porge montre qu'est là en jeu, dans l'incrédulité première de Cantor et dans sa confrontation au vide du sujet supposé

² J. Lacan, Séminaire *Encore*, p. 76.

savoir, un manque de dire du père qui rend impossible à ce savant de se reconnaître comme le père de ses découvertes. Si bien que la théorie selon laquelle Bacon est l'auteur des œuvres attribuées à Shakespeare, soutenue de manière délirante à partir des élégies sur Bacon que Cantor décrypte, constituerait une réponse à la mise en abîme du sujet supposé savoir. Cette théorie restaurerait à travers Bacon, dont Cantor prétend qu'il est tout à la fois un savant et "un des plus grands génies du christianisme", le sujet supposé savoir qu'est Dieu tout en inscrivant un Nom du Père - ici Bacon - comme père d'une œuvre. Ce qui amène Erik Porge, pour le "cas" Cantor qui est dans le registre de la psychose, à composer le sujet supposé savoir avec le Nom du Père, donnant ainsi cette figure hybride d'un "*Nom du Père sujet supposé savoir*".

Deux remarques:

L'une, dont je ne sais que faire, mais qui n'est pas sans intérêt pour nous, du moins je l'imagine : Bacon est pélasgien, il ne croyait donc pas, comme Augustin, à la grâce divine.

L'autre remarque tient au fait, souligné par Erik Porge, que Cantor d'une part n'a pas cessé de chercher l'approbation et des savants (tout spécialement celle de Dedekind) et des hommes d'églises et des spécialistes de Shakespeare. Par ailleurs il n'a pas cessé de vouloir "réparer un oubli", "rétablir une vérité" qu'il s'agissait pour lui de rendre accessible à tous.

Ce résumé est maigre, le texte d'Erik Porge est en effet infiniment plus riche et complexe³.

Il nous permet en tout cas de saisir sur le vif le drame subjectif d'un grand savant inventant du radicalement nouveau, lorsque le "sujet supposé savoir" se trouve destitué et que sa place n'est occupée par personne. Cantor dut se mettre à délirer, ce qui n'est pas nécessairement le cas de tous ceux qui ont ponctué de leurs découvertes et de leurs inventions l'histoire de la pensée et des sciences. Il est vrai que la plupart - d'Aristote à Einstein en passant par Newton et Leibniz - se sont gardé sous différentes formes un sujet supposé savoir comme créateur et organisateur d'un monde supposé harmonieux.

Nous soutiendrons que la structure de la passe est telle qu'elle donne lieu à la mise en circulation dans le groupe d'un savoir sans sujet. Elle touche, dès lors, à l'instance du sujet supposé savoir, tandis que, par la

³ Puisqu'il traite de l'*Unglauben*, de la paranoïa à l'œuvre dans la science, des rapports de la psychanalyse à la science et à la paranoïa, du trouble de mémoire que Freud éprouve sur l'Acropole et d'autres choses encore.

fonction nommante du cartel, il y a remarque d'un signifiant du Nom du Père. Le lien d'un passant à la chose inconsciente se déploie désormais dans l'espace collectif. Il y atteste d'une mise en semblant combinée à un certain être-dupe de la structure, dupe de "la capture dans l'espace de l'être parlant", comme le dit Lacan en 1974, impliquant que la division s'éprouve, que la castration s'assimile dans le déchiffrement même des signifiants, si pas dans le chiffrement. Ne pas errer impliquerait que la détermination inconsciente, si on y colle, fait guide. Mais alors, elle guiderait à la manière dont un Mandelstam quelques mois avant sa mort le dit dans un poème intitulé "Le cher levain du monde". Je vous en livre un fragment :

"Dans ta misérable mémoire
Tu sens les premières ravines
Pleines d'eau cuivreuse,
Et tu les suis à la trace,
Tout ensemble l'aveugle et son guide."

Pourtant à la fin du même séminaire dont le titre pluralise le Nom du Père, il est question, au delà du fantasme, "d'errer vers le réel", si tant est que nous sommes devenus capables de refuser d'aimer notre inconscient, nous qui savons désormais ce qu'il est : un "savoir emmerdant". Un passant se situerait donc entre la dupe - déplumée de sa huppe - et l'erre en direction du réel, l'erre de ceux qui disent non à l'amour de l'inconscient. Le dupé est celui qui a été plumé : s'il n'est pas amoureux de son inconscient, il est conduit à errer vers le réel.

On sait que Lacan a constitué "le sujet à qui on suppose un savoir" en pivot du transfert et que sans cette instance, il n'y a pas "l'amour courant" qui fait tout à la fois ressort pour et obstacle au travail de la cure. "Celui à qui je suppose le savoir je l'aime."⁴

A contrario, je puis être amené pour part à haïr celui à qui je désuppose le savoir. De cette désupposition, on sait en même temps que Lacan fait la condition de la lecture, "d'une stricte mise à l'épreuve de la lecture"⁵.

On sait aussi que dans la cure, le psychanalyste vient à figurer le "quelqu'un qui supporte l'instance du sujet supposé savoir". Ce sujet plus

⁴ J'ajouterai : ça peut me faire travailler - et jouir - pour lui plaire et le séduire, à moins que je ne veuille rien savoir d'autre que cet amour là.

⁵ *Ibidem*, p. 64.

ou moins rapidement plaqué sur l'analyste est bien le sujet, le seul sujet, attribué à l'Autre du savoir inconscient : ce sujet saurait ce que je ne sais pas de la cause de mon désir, il détiendrait la signification des effets de vérité. Selon Lacan, c'est ce sujet là qui en fin de cure se trouve déchu, conférant à l'Autre de l'inconscient la dimension d'un savoir sans sujet.

En maints détours de son enseignement et dans certains de ses écrits, Lacan assimile le sujet supposé savoir à Dieu lui-même : "non pas, écrit-il, dans la "Méprise du sujet supposé savoir", le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais le Dieu des philosophes, le voici débusqué de sa latence dans toute théorie. *Theoria*, serait-ce la place au monde de la théologie ?"⁶

Dieu caché de la théorie : sujet qui sait le tout, déjà là, de toujours et pour toujours, à condition, ajoute Lacan, de supposer qu'il connaît aussi la haine. Une telle croyance en un tel Dieu conduit Erik Porge, par delà l'inexistence de quelque garant du savoir qui s'invente, à questionner l'incroyance en tant qu'elle serait "une façon de reconnaître que la chose inventée n'était pas déjà"⁷.

Que la fin de la cure soit censée délivrer l'Autre inconscient de tout sujet rend donc l'Autre à la pureté de son lieu : un savoir qui ne se sait pas et qui se définit uniquement par des effets de signifiant.

Au fond, la seule supposition de la psychanalyse tient à ce qu'il y a, du fait du langage, une écriture psychique, un stock de traces propre à chacun, s'effaçant dans les connexions signifiantes que cette écriture produit. "L'inconscient, écrit Lacan, représente ma représentation là où elle manque, où je ne suis qu'un manque de sujet"⁸ et il ajoute : "Qu'il puisse y avoir un dire qui se dise sans qu'on sache qui le dit, voilà à quoi la pensée se dérobe"⁹.

Qu'est-ce que la passe, dont l'expérience peut être tentée par chacun à la fin de son analyse, constituerait donc de spécifique relativement à cette dégringolade que subit dans le cours d'une cure l'attribution d'un sujet au savoir ? Dit autrement: la passe dans son dispositif créerait-elle un lien pour le groupe, hors la croyance au sujet supposé savoir, ce qui entraîne en même temps qu'on n'en jouisse plus ? Pourquoi la cure, menée à son terme, n'y suffirait-elle pas ?

⁶ *Scilicet* n° 1, p. 39.

⁷ *Ibidem*, p. 54.

⁸ *Ibidem*, p. 36.

⁹ *Ibidem*, p. 37.

On se souvient qu'à l'issue de la cure Freud exige du futur analyste "une ferme conviction que l'inconscient existe"¹⁰. Pareille conviction implique, ajoute-t-il, qu'on admette lors de l'émergence du refoulé des perceptions de soi qui, sans la cure, paraîtraient incroyables, *unglaublichen*, peu dignes de foi. Il faut donc, selon Freud, parvenir à la conviction de l'existence de l'inconscient, ce qui consiste notamment à reconnaître l'incroyable qu'il nous inflige. D'autant, ajoute-t-il quelques lignes plus loin, que "nombre d'analystes apprennent à utiliser des mécanismes de défense qui leur permettent de détourner de leur propre personne des conséquences et exigences de l'analyse, probablement en les dirigeant sur d'autres, si bien qu'ils restent eux-mêmes comme ils sont, et peuvent se soustraire à l'influence critique et correctrice de l'analyse"¹¹.

Est-ce là dire qu'il s'agit, pour ne pas se figer dans une position défensive, de reconnaître que l'inconscient existe et donc de "croire" aux incroyables effets qu'il induit en nous, autant que sur tout être parlant ? Si dans la cure l'amour de transfert donne à croire qu'il y a un sujet supposé savoir, réservons donc, eu égard à l'existence de l'inconscient, le terme de "conviction" utilisé par Freud, en ceci qu'à la différence du croire la conviction comme assurance raisonnée comporte, nous dit le dictionnaire, la nécessité pour quelqu'un de reconnaître et d'adhérer à une vérité à partir de preuves qu'on lui présente. Ces preuves sont dites "pièces à conviction" et il est intéressant de noter qu'au départ elles servaient à prouver la culpabilité de quelqu'un. (Le terme de conviction utilisé par Freud correspond au terme allemand *Überzeugung* où l'on trouve le terme *Zeügen*, témoigner, porter témoignage.)

Au fond, on pourrait dire que pendant la cure, d'une part on croit au sujet supposé savoir, on prend en lui appui imaginaire et symbolique. D'autre part, et d'un même mouvement, se construit la conviction de l'existence de l'inconscient au fur et à mesure que l'analysant en reçoit des indices qui fonctionnent comme preuves, comme "pièces à conviction" justement, via le jeu multiple des effets de vérité produits dans sa parole ou ses actes. De l'inconscient, ce "chancre parasitaire", il endurera jusqu'à la limite du chemin qui mène au réel, son épreuve. Redisons-le, une telle conviction que l'inconscient existe, durement acquise dans la cure, ne se constituera en fin de compte qu'en disjonction d'avec le sujet supposé

¹⁰ S. Freud, "Analyse avec fin, analyse sans fin", in *Résultats, idées, problèmes*, vol. II, p. 264.

¹¹ *Ibidem*.

savoir qui se trouve destitué, ce qui est aussi la destitution d'une croyance. Croyance et non foi car la foi connaît la division, elle est réponse à l'Autre qui désire, appelle, exige l'impossible, tel le Dieu d'Abraham.

Notons que tout ce qui fonctionne ou s'établit comme preuve n'est pas nécessairement et toujours générateur d'incroyance. Si des philosophes cherchent à construire des preuves de l'existence de Dieu, c'est pour substituer une conviction raisonnée à une pure croyance, mais en même temps, cette conviction n'a pas, elle, à s'établir nécessairement selon une incroyance.

Dans le temps de la cure tout effet de vérité comme indice d'une preuve de l'existence de l'inconscient aurait cette particularité d'être dans le mouvement de destitution d'une croyance ? Comme l'avance François Balmès dans son séminaire, le sens de l'athéisme analytique apparaît comme une difficile conquête du travail de la cure. L'alternative se pose, dit-il, entre le Dieu des philosophes dont le nom psychanalytique est le sujet supposé savoir, et la reconnaissance de l'inconscient comme savoir sans sujet.

Or si la fin d'une analyse est censée destituer le sujet, dans une configuration symptomale propre à chacun, il ne semble pas que l'addition de tous ceux qui ont traversé cette expérience règle automatiquement le sort collectif du sujet supposé savoir

C'est au joint de ce constat que la passe apparaît comme un dispositif qui traite *dans le groupe, en essayant d'y parer*, la question de sa croyance récurrente au sujet supposé savoir. Lacan a qualifié "d'obscénité imaginaire" l'effet de groupe qui se rajoute à l'effet de discours. Et il ajoute que cette obscénité, c'est bien ce dont vit le groupe comme groupe. C'est son réel. Où s'aperçoit que la croyance au sujet supposé savoir vient, pour le groupe, couvrir la place même de son réel. C'est une place où la figure de Dieu, mais aussi bien celle de La femme et la jouissance qu'on lui suppose, peuvent être établies.

A contrario l'ensemble du dispositif de la passe met en jeu un savoir sans sujet, non sans effets de vérité d'emblée pris dans l'élément de la séparation. On est, comme le disait Françoise Samson, "déjoué et déjoué". La mise en fonction directe du transfert manque, et donc l'amour pour un sujet supposé savoir qui le soutient. On n'a pas l'occasion de s'enfoncer dans la jouissance interminable qui s'attache aux effets de vérité. Par contre cet austère exercice exige pour être soutenu de faire confiance au savoir insu, "inattribuable", qui se donne par éclair et se divise plus que jamais du peu qu'on sait. Pas d'autre point d'appui, semble-t-il, que cette

précaire mise en récit, où les accidents d'une vie s'aperçoivent par instants comme un paysage en relief et dont on ignore ce qu'il en sera fait. Tout peut tromper sauf l'angoisse, comme on sait, mais celle-là ne manque pas au rendez-vous.

Supposons que la pratique de la passe, comme condition réelle, institutionnelle et collective, parvienne à organiser le groupe selon la référence au savoir sans sujet. Supposons qu'à la référence centrale à un sujet supposé savoir, ne se substitue pas une aristocratie de sujet supposé savoir, ce qui maintiendrait dans le groupe la structure propre au transfert dans la cure. Si ces suppositions venaient à prendre corps dans un groupe d'analystes, alors on pourrait soutenir que l'ensemble du dispositif serait susceptible d'induire un effet collectif d'incroyance.

Or il s'agit de la destitution d'une croyance qui n'est pas exactement superposable à celle en jeu dans la fin de la cure. Car après tout, dans la cure, on imagine essentiellement un sujet supposé savoir l'insu attaché aux signifiants qui déterminent vos symptômes.

Mais qu'est-ce qu'est supposé savoir le sujet qui fait ciment imaginaire pour un groupe analytique ? Il est supposé savoir le savoir, et pas seulement l'insu et ce, dans une position telle qu'il est celui qui peut faire savoir de l'insu. Au fond, ce qu'il est supposé savoir, c'est tout le savoir, y compris l'insu du savoir lui-même. On est au cœur de la croyance: pas dans un collectif dont la référence est le savoir sans sujet, dont le souci est de faire témoignage et preuve pour une mise en savoir par fragments, et dont l'économie tient dans la production possible d'un savoir par tout un chacun.

Mais l'effet d'incroyance dont nous supposons la passe porteuse dans le groupe abolit-il toute croyance ? Sûrement pas. Nous continuons de croire. Mais à quoi ? Sans doute à ceci que dans le collectif qu'est une école il y a du savoir à trouver, à inventer, à faire vérifier avec les moyens qui nous sont propres, et à partir de notre "bois de chauffage" que sont les effets de vérité.

En dernier ressort, on assisterait à un déplacement de la croyance. On n'a plus besoin de croire qu'il y a un sujet sachant le savoir mais on a besoin de croire qu'il y a à faire du savoir à faire savoir à partir de l'expérience analytique et de ce que nous dit l'insu. Sinon, on ne ferait rien. C'est là peut-être qu'on peut retrouver la fonction d'un plus-un, d'une référence à un élément central dont Lacan nous dit le caractère incontournable dans tout groupe. Mais fabriquer du savoir et le communiquer, c'est mettre quelque chose du réel en semblant. Ceci ne nous

renvoie-t-il pas à l'impossible du groupe d'analystes, dont Lacan suggère en 1974 qu'il "pourrait simuler avec la foule quelque chose qui fonctionne comme un corps" ? Cette mise en semblant d'une foule qui fonctionnerait "comme un corps" n'irait donc pas sans se brancher sur le réel qui advient justement, lorsque les semblants sont coordonnés de telle sorte qu'ils prescrivent l'impossible.

En somme il s'agirait de croire à la psychanalyse comme un mathématicien croit aux mathématiques, ce qui n'est pas la même chose que de croire en Dieu. Gödel a démontré qu'on ne pouvait pas prouver la consistance des mathématiques. Mais le mathématicien aurait-il l'énergie de passer sa vie à produire des preuves s'il n'était pas soutenu dans la croyance inébranlable qu'il y a des preuves à produire ? Et ce dans la beauté et dans la consistance même du théorème qu'il démontre ?

Pour nous, qui sommes formés et enseignés par le savoir que Freud et Lacan nous ont légué, savoir aujourd'hui déposé dans un texte, ne sommes-nous pas, pour part, des croyants ? Au fond, qu'est-ce qu'un lacanien sinon quelqu'un qui notamment croit qu'il n'y a pas de rapport sexuel, puisque ce fameux "il n'y a pas" n'est pas encore démontré et ne le sera peut-être jamais.

Cette croyance s'avère après tout féconde pourvu que le signifiant Lacan ou Freud ne viennent pas plomber notre travail. C'est-à-dire que là où le signifiant du Nom - du - Père marque nécessairement une place, il ne doit pas glisser dans ce au nom de quoi le texte se sacralise et devient référence unique de telle sorte que sous ce signifiant, il en résulte un sujet supposé savoir le savoir. Après tout, si nous voulons lire Freud et Lacan, je le rappelais en commençant, il faut aussi leur désupposer le savoir, c'est-à-dire pouvoir penser, à partir de notre expérience d'analyste, qu'ici où là ils se trompent et ils nous trompent, ce qui est un mode d'accès au savoir qu'ils ont inventé et construit. En outre, si - en étant optimistes - nous vivons à l'époque de la pluralisation du signifiant "Nom du Père", la soumission de notre expérience à la critique commune passe par une pluralisation de nos références. C'est, comme E. Porge le souligne dans son petit livre sur l'auto-analyse de Freud lorsqu'il réfléchit à ce qu'il nomme "culture", introduire du tiers dans notre travail.

Une telle perspective pluralisante n'exclut en rien ce que nous avons proposé comme une référence centrale. Le ciment d'une diaspora est une tâche : ce qu'il y a à élaborer en savoir et à faire savoir, à partir du savoir insu.